

LES EPOUSAILLES DU CIEL ET DE LA TERRE

Œuvres de Reno Salvail

S'il est un artiste voyageur c'est bien Reno Salvail. Ses diverses réalisations l'ont fait voyager du cercle arctique à la Patagonie, des déserts de l'Arizona aux collines d'Ecosse et son dernier projet, en cours, a une dimension véritablement planétaire.

Il sera question ici seulement de trois de ses réalisations passées, retenues parce qu'elles ont en commun l'établissement d'une originale relation entre la lumière venue du ciel et le relief terrestre.



Pour la première, intitulée *Le solstice des baleines ou la force du rêve*, tout commence par un hasard objectif, ainsi qu'aurait dit André Breton, la disposition de quatre îlots dans le Saint-Laurent selon une figure géométrique, que Reno Salvail décrit ainsi:

Quatre rochers formant un carré presque parfait [...] Les îles rochers sur lesquelles je compte intervenir sont à peu près de même taille, entre six et sept cents mètres carrés ; leur altitude est semblable et ne varie que de un à deux mètres. Les côtés du périmètre reliant le centre des îles ont approximativement un kilomètre, les diagonales environ mille quatre cents mètresⁱ.

Cette donnée du hasard Reno Salvail va l'exploiter, corrigeant ce qu'a d'irrégulier la disposition naturelle du site, déterminant un carré parfait dont les quatre coins ont même altitude :

A l'aide d'un théodolite j'ai mesuré la distance entre les rochers, puis j'ai calculé les angles avec un goniomètre et j'ai finalement défini des points sur chacun des rochers de même altitude et à égale distance les uns des autres.

Par chance, les quatre points sont en dehors de la ligne des marées [...].

J'ai donc défini quatre points qui, reliés par des lignes droites, forment un carré parfait ayant un périmètre de quatre kilomètres. De plus, la surface virtuelle du carré est à niveau.

Ainsi le hasard devient nécessité, une disposition naturelle, vue de l'esprit. Pour matérialiser cette prise de possession intellectuelle du site, Reno Salvail décide de sceller sur chacun des îlots une borne portant sa position exacte indiquée en degrés, minutes et secondes. Toutes les réalisations dont il sera question ici ont en commun cette opération de balisage qui est une appropriation du site.

Cependant l'artiste souhaite donner à son intervention une forme plus manifestement artistique et échafaude divers projets :

J'ai travaillé par tâtonnements à partir de cartes marines et de cartes topographiques ; sur du papier calque superposé aux cartes, j'ai dessiné des sculptures. J'ai projeté d'ériger de grands monolithes, des formes géométriques gigantesques rappelant un immense jeu de blocs. J'ai étudié la possibilité de construire des tours métalliques supportant des miroirs concaves se renvoyant d'île en île un rayon de soleil formant un périmètre virtuel. J'ai ensuite dessiné les lignes extérieures et les arêtes de la Grande Pyramide de Kheops.

De ces divers projets Reno Salvail retiendra, celui du périmètre de lumière, le plus immatériel et donc le moins dommageable pour le site. Un des soucis constant de l'artiste est en effet que ses interventions altèrent le moins possible les lieux dans lesquels il opère. Son travail a une dimension écologique qui le distingue fortement de tous les artistes du *land art* dont on pourrait dire, détournant l'expression de Perken dans *La voie royale* d'André Malraux, qu'ils veulent laisser une cicatrice sur la terre. Reno Salvail, lui, ne laisse que des marques légères et celles-ci plutôt que traces de l'action de l'artiste, sont des caractérisations du lieu lui-même, bornes donnant la position des quatre îlots dans ce cas, ou, ailleurs, indiquant une

relation que le site entretient avec la culture locale *via* une relation établie avec le firmament.

Cependant Reno Salvail va prendre en compte une autre caractéristique de ce lieu. Les îlots sont situés près des îles de Trois Pistoles, elles-mêmes proches du débouché dans le Saint-Laurent de

la rivière Saguenay, deuxième plus grand affluent du fleuve Saint-Laurent [qui] déverse dans son estuaire quatre-vingt-dix pour cent des surplus d'eau du lac Saint-Jean, quatrième plus grand lac du Québec [...]

L'eau saumâtre du fjord pousse l'onde salée du courant du Labrador, dévie son courant, et l'entraîne vers le sud et les îles de Trois-Pistoles.

Par temps calme, on peut observer le phénomène des eaux superposées : à l'embouchure de la rivière les eaux saumâtres et tempérées du Saguenay et celles salées et glacées du courant du Labrador qui charrie le plancton d'est en ouest, n'ayant pas la même densité, ne se mélangent pas et glissent l'une sur l'autre comme l'huile sur l'eau. C'est seulement à proximité des îles que les eaux de teintes différentes se mélangent dans de grands tourbillons qui me rappellent ceux du détroit de Wolstenholme.

Les cétacés de l'Atlantique viennent s'accoupler en ce lieu du mélange des eaux, à l'embouchure du grand fjord qui regorge de nourriture durant les mois d'été. Il n'est pas rare d'y voir caracoler et virevolter plusieurs grands rorquals à la fois. Les baleines à bosse, tels des clowns, sautent en vrille et la grande baleine bleue sonde, majestueuse.

C'est cette autre caractéristique du site, d'être un lieu de rassemblement de baleines, qui va décider de la nature définitive de l'œuvre, de sa forme et de sa finalité.

Les autorités de la Garde côtière canadienne et du ministère de l'Environnement du Québec m'ont finalement donné l'autorisation de pratiquer une intervention douce et éphémère en ces lieux. J'ai alors décidé d'installer une tour d'aluminium pyramidale supportant un miroir concave sur chacun des îlots. Chacune des tours mesure cinq mètres de hauteur et un mètre cinquante à la base ; elles sont montées à partir de tubulaires anodisés, ronds, de 35 mm de diamètre. La structure est boulonnée selon le modèle des tours de transport d'électricité. Les miroirs concaves seront placés de telle sorte que le rayon de soleil capté se réfléchisse sur le miroir d'en face et ainsi de suite jusqu'à ce que le jet de lumière fasse le tour du périmètre. Le miroir installé sur le rocher le

plus à l'ouest servira à capter le premier rai de soleil du solstice d'été prévu le 21 juin à 4 h 22, heure de Tadoussac, d'après mes calculs basés sur les éphémérides.

La lumière sera donc captée par un miroir concave placé sur la tour ouest, qui réfléchira le rayon sur la coupole du rocher nord, qui le transmettra à celui de l'est, qui le réfléchira sur celui du sud, qui à son tour l'enverra vers un point sur la tour ouest où j'aurai installé une cellule photo-électrique. Activée par le rayon, elle fera démarrer un magnétophone où seront préalablement enregistrés des chants de baleines. Ces chants seront transmis dans l'air, ainsi que sous l'eau à l'aide de haut-parleurs sous-marins, et devraient attirer les grands cétacés au centre du quadrilatère.

L'œuvre est ainsi totalement écologique : elle repose sur l'utilisation des éléments, le feu (la lumière de l'aube), la terre (les îlots), l'eau, et du chant des mammifères marins ; elle met en relation le cosmique et le terrestre, le céleste et l'aquatique ; elle s'inscrit doublement dans le rythme de la nature, diurne et annuel ; elle utilise l'énergie naturelle et, une fois les structures métalliques démontées, laissera le site intact.

Le dispositif est installé et, le 21 juin 1992, Reno Salvail attend, non sans inquiétude, de savoir s'il fonctionnera :

L'anxiété m'indispose, j'ai des crampes d'estomac. Une petite erreur de calcul et je devrai revenir l'an prochain. A 4 h 05 l'horizon est légèrement violacé et à chaque seconde qui passe il devient plus rose, plus rouge, plus orangé. 4 h 20 : une ligne jaune barre l'horizon, je ne peux plus respirer, j'ai mal au cœur. Une baleine bleue souffle au loin dans le jaune du levant, est-ce mon imagination ? Soudain, dans un éclair, une grande plainte fait vibrer les haut-parleurs. Une joie immense me transporte, quatre points lumineux éclairent le ciel encore bleu de Prusse et les chants de baleines font fuir les mouettes. Au centre du quadrilatère, la grande baleine bleue, que je croyais être il y a quelques instants le fruit de mon imagination, souffle et sonde. Quelques bélougas respirent à la surface, puis tout près du rocher où je me trouve, une baleine à bosse saute, puis une deuxième exécute une vaille. Quel ballet ! Le soleil est déjà plus haut dans le ciel et ses rayons ne sont plus captés par la coupole ouest. Il est 5 h.

Si l'œuvre se résumait à cet événement elle serait mémorable, mais instantanée. Or pour Reno Salvail l'œuvre comprend tout le processus de conception et de réalisation et, avant même, la recherche du lieu qui en

donne occasion. En effet l'œuvre n'est pas non plus seulement l'édification d'une structure et la réalisation d'un événement dont la photographie attestera l'existence et gardera le souvenir, mais aussi, et surtout peut-être, une aventure intellectuelle et physique, émotive et affective, dont le journal que tient l'artiste rend compte en détail. Cette part de l'œuvre consiste dans l'enrichissement de soi qu'apporte la contemplation de paysages divers, du Saint-Laurent éblouissant sous le soleil ou tout en nuances de gris par temps de bruine, la navigation par forte houle qui rend l'abordage des îlots périlleux ou la marche dans le sable spongieux d'une crique, l'observation émerveillée des baleines qui sautent et sondent au risque de renverser le zodiac qu'utilise l'artiste et la découverte nauséabonde d'un bélouga échoué, et toutes les odeurs et senteurs, les sons et les bruits à chaque instant différents, l'illusion, un jour que perdu dans le brouillard, d'entendre le chant des cétacés et le souvenir des légendes, comme celle de la chasse-galerie, embarcation magique qui transporte les audacieux à travers l'air au risque qu'ils perdent leur âme, l'enthousiasme à la tâche et la peine à transporter et assembler les matériaux, la douleur d'une blessure à la jambe et le bonheur de voir la lumière bondir d'un miroir à l'autre, et tant d'autres sensations et émotions, humeurs et sentiments, et les souvenirs et réflexions qu'ils suscitent, ceux des chasses à la baleine d'antan et ceux du sauvetage du temple égyptien menacé d'être englouti par les eaux du lac du barrage d'Assouan où au solstice d'été le soleil levant vient éclairer le visage des statues de pharaons placées à son entrée comme il vient frapper les miroirs installés par l'artiste, le tout constituant un trésor d'expériences qui est la substance même du voyage et le matériau vrai de l'œuvre, dont la réalisation d'un monument *in situ* ou d'un événement momentané n'est que l'acmé.

Le problème alors, qui se pose à tous les artistes-voyageurs, est de trouver un moyen de rendre compte, pour le public, de cette part essentielle de l'œuvre, constituée par l'expérience vécue et la mise à l'épreuve de soi. Celui choisi par Reno Salvail est une installation, dans un musée ou une galerie, qui tente de transposer ce qui a été éprouvé et ressenti. L'artiste explique :

L'installation est une sculpture composée d'éléments divers se développant dans un volume, un espace dans lequel le spectateur est invité à circuler. Le rôle de l'artiste est de stimuler l'imagination du visiteur, de lui donner des pistes dans le dessein qu'il invente sa propre signification à partir de la combinaison des éléments en présence.

Pour cela il va réaliser des objets spécifiques, emblématiques plus que figuratifs le plus souvent, exposer des objets utilisés pendant son voyage (canoë, instruments divers) ou ramenés des lieux parcourus (pierres, bois, terres, outils employés par les populations rencontrées), utiliser des photographies et des enregistrements vidéo faits pendant ses déplacements, des documents sonores recueillis sur les lieux visités, des cartes, etc. Il s'agit moins de représenter que de rappeler les lieux parcourus, les choses vues, de raconter que de suggérer les événements vécus, les sentiments éprouvés, les réflexions faites, d'illustrer que d'évoquer les univers culturels approchés. Pour ne point trop réduire le foisonnement du vécu seront utilisés des objets polysémiques, des photographies floues, des montages vidéo syncopés ou en boucle, des associations de sons et de bruits... Plus que les objets eux-mêmes, ce sont leurs relations qui comptent et celles-ci sont variables selon le point de vue adopté par le spectateur, libre de circuler dans l'installation. L'installation est donc moins un lieu de mémoire qu'une structure de sens à investir, un dispositif à fictionner que les spectateurs sont invités à inventer, au double sens de ce mot, archéologique, découvrir ce qui est, comprendre ce que leur confie l'artiste

de ce qu'il a vécu, et imaginaire, rêver (ce mot est volontiers utilisé par l'artiste) sur, ou à partir de ce qui leur est montré et raconté.

D'où cette revendication de Reno Salvail, d'une dimension onirique de son travail. Sur le terrain, les sensations et les émotions multiples éprouvées et les réflexions suscitées par la comparaison des aspects des paysages et des cultures découverts avec ceux et celles connus par ailleurs déclenchent une rêverie qui s'affranchit partiellement du temps et du lieu pour faire accéder à une dimension plus intériorisée et plus générale de l'aventure vécue. Devant une installation le spectateur, dont l'imagination est sollicitée diversement et complémentaiement par ce qu'il voit et entend, qui n'évoque ce qu'a vu et entendu l'artiste que métonymiquement et les sentiments qu'il a éprouvés qu'allusivement, sera inévitablement entraîné dans un univers de songeries.

Et de fait, dans *Le solstice des baleines ou la force du rêve* le rêve a la part belle car le récit que fait Reno Salvail de son voyage et de la réalisation de son piège à lumière solaire, de son carré parfait virtuel suspendu entre flots et ciel et de sa machine à dialoguer avec les cétacés mêle intimement récits de vraie navigation sur le Saint-Laurent et de découverte réelle de paysages et d'états d'atmosphère et fiction, imagination d'une réalisation qui n'a été que rêvée. Cependant *Le solstice des baleines ou la force du rêve* est pleinement une œuvre, c'est-à-dire une expérience vécue, associant exploration d'un site réel, les alentours des îles de Trois Pistoles, et imagination d'un piège à lumière qui n'a pas pris forme, une démarche poussée jusqu'au récit mêlé de ce qui a été et de ce qui aurait pu être, un temps de vie tout entier orienté par le souci de construire ce piège, mais ce souci, finalement, ne s'est pas matérialisé : le poétique n'a pas cristallisé singulièrement en poétique. La réalisation de ses œuvres, confie l'artiste, le fait « osciller entre rêve et réalité, fiction et autobiographie ». L'oscillation ici privilégie le rêve et la fiction, mais ceux-ci font indubitablement partie de l'autobiographie artistique de Reno

Salvail et rien ne s'opposait en conséquence à ce qu'une installation – il n'y en eut pas, mais il aurait pu y en avoir une – rende compte de cette expérience.

L'œuvre, ici comme ailleurs, est la réflexion menée sur la nature, les éléments, la faune, la culture, leur harmonie, leurs rapports de nécessité, et la réalisation *in situ* qui d'ordinaire en résulte est une méditation en acte qui donne forme originale à cette réflexion en un lieu particulier et à un moment donné. L'œuvre est la démarche, parcours dans l'espace et processus réflexif ; la réalisation *in situ* en est une condensation et l'installation aussi, qui, en conséquence, pour être, ne nécessite pas que la première ait eu lieu. Dans l'œuvre à laquelle se consacre présentement Reno Salvail, pour laquelle il se rend sur quatre volcans, disposés en carré comme l'étaient les quatre îlots supposés du *Solstice des baleines ou la force du rêve* et situés dans les Territoires du Nord du Québec, au Kamtchatka, en Terre de Feu et en Nouvelle-Zélande, il n'y a pas de réalisations prévues *in situ*. L'installation met en scène les tenants généraux et, s'il y en a eu un, l'aboutissant particulier et momentané qu'est la réalisation *in situ* de cette démarche ; elle sollicite la sensibilité et l'imagination des spectateurs qui, quoique orientés dans leur rêverie, réagissent diversement. Ce en quoi les œuvres de Reno Salvail sont des œuvres ouvertes.



Dans les deux autres œuvres la relation entre nature et culture, fugitivement évoquée dans *Le solstice des baleines et la force du rêve* (parallèle esquissé entre l'effet du soleil sur le dispositif mis au point par l'artiste et sur les statues du temple d'Assouan), devient une des raisons essentielles qui décident l'artiste à se lancer dans ce qu'il appelle

« l'aventure de la création », « aventure vécue, transformée par les émotions, le rêve, puis par le jeu », précise-t-il.

« L'inspiration de mon travail, écrit Reno Salvail, se trouve aussi dans des contes et légendes qui ont nourri mon imaginaire et m'ont permis de voyager en rêve ». L'œuvre est donc un voyage à multiples dimensions : voyage en terres lointaines ou peu fréquentées, arides et sauvages, où la nature semble se montrer sous son aspect primitif, avant que l'homme ne le métamorphose ; voyage dans la culture, et là aussi de préférence dans des états de culture archaïques, quand la culture se préoccupe essentiellement de justifier par le mythe la relation de l'homme à la nature ; voyage en rêve finalement, c'est-à-dire jeu de l'imagination qui invente de nouvelles relations entre nature et culture et, ainsi, de nouvelles justifications de l'œuvre d'art.

Dans le cas de l'œuvre intitulée *Le chariot d'Arthur ou les balises du sentier de Strathdon* ces relations sont d'analogie. On ne saurait trop dire si cette analogie est d'abord géographique ou culturelle mais cela importe peu en fait parce que « l'aventure de la création » de Reno Salvail consiste justement à les croiser, à renforcer l'une par l'autre.

Considérons donc d'abord l'analogie géographique qui est, comme dans *Le solstice des baleines et la force du rêve*, de l'ordre du hasard objectif. Reno Salvail constate que le site de Strathdon, en Ecosse, proche de la petite ville de Lumsden où il est en résidence artistique, se situe à 57°16' de latitude nord et à 3° de longitude ouest, soit à la même latitude que le village inuit de Kuugjvak qu'il connaît bien, et – et c'est là le hasard objectif – à 57° aussi de longitude de distance de ce village. A cela s'ajoute que « la rivière Caniaspiscau qui le traverse est un cours d'eau poissonneux où l'on trouve l'omble arctique en abondance, tout comme la rivière Spey dans les Highlands est riche en saumon », que « les fjords, les rives escarpées, les mousses et les lichens qui colorent la roche en place sont, des deux côtés de l'Atlantique assez semblables » et que « la lumière de mai est

la même sur les collines et les grandes plaines rocheuses dénudées par le vent ».

Par ailleurs les cultures des tribus indiennes qui vivent dans le nord du Canada, crie, déné ou montagnais de la côte du Saint-Laurent, font toutes de l'ours un être bénéfique apparenté à l'homme : certaines y voient l'ancêtre de l'homme, d'autres en font l'instructeur des hommes en médecine traditionnelle, fondée sur l'usage des plantes ; des légendes, analogues à celle, française, de Jean-de-l'ours, racontent que de l'appariement d'un ours et d'une femme naît un enfant d'une force extraordinaire qui devient un héros de civilisation. En Ecosse le héros de civilisation est le roi Arthur, guerrier redoutable dont le moine Gildas au VI^e siècle évoque déjà les exploits avant qu'il ne devienne le héros des fameux contes arthuriens. Or Arthur signifie ours.

De ces deux analogies, géographique et culturelle, naît le projet du *Chariot d'Arthur ou les balises du sentier de Strathdon* car elles réveillent en Reno Salvail une curiosité ancienne. Il déclare en effet : « J'ai travaillé sur des sujets qui m'ont intéressé depuis mon enfance : l'ours et les constellations de la Petite et de la Grande Ourse ». Ces constellations évidemment brillent au septentrion des paysages écossais et québécois et ce sont elles qui vont fournir le schéma de la création *in situ* et instituer un lien emblématique entre les deux paysages associés.

En me servant d'un guide des constellations, j'ai dessiné sur une feuille d'acétate transparent les sept points représentant les étoiles du Grand Chariot de la Grande Ourse ; par la suite j'ai superposé l'acétate à une carte topographique de la région de Strathdon ; en jouant avec l'échelle et en faisant pivoter le dessin, j'ai pu associer de manière précise six des sept étoiles composant le chariot à six sommets de la région ; la septième est à flanc de colline. Si nous relient chacun des sept points sur la carte topographique, un sentier s'y dessine, d'où le titre *Les balises du sentier de Strathdon*.

En mai 1999, les axes formés par les étoiles de la constellation de la Grande Ourse et les axes géographiques des lignes virtuelles qui relient les sommets des collines de Strathdon coïncident parfaitement, à un moment précis de la rotation de la Terre par rapport à la voûte céleste.

Sur chacun des points de correspondance, sommet-étoile, une sculpture de bronze représentant un animal est installée, comme un amer. Les animaux ont été choisis de la même façon que les Amérindiens choisissent le nom de leurs enfants, par exemple *Loup tenace*, pour faire état des qualités et des connaissances nécessaires à celui qui entreprend un voyage initiatique et désire arriver à destination. Ce projet de sculptures balisant un sentier s'organise aussi comme un jeu où les protagonistes ont à trouver un objet caché, les indices étant les adresses géographiques inscrites sur la carte du sentier.

Les statues hautes de quinze à vingt centimètres ont été mises en place en mai 1999, collées avec de la colle époxy sur des surfaces nettoyées du granit constitutif des collines. Leur emplacement exact a été déterminé par GPS. Les animaux choisis l'ont été en raison de rapports de natures diverses qui les lient soit aux paysages soit au légendaire canadien et écossais. Ce sont un ours, bien sûr, le monstre du Loch Ness, une baleine, un loup, une grenouille, un papillon, « enfin l'animal, dit Reno Salvail, qui fait le lien entre mon pays et l'Ecosse, le morse, animal d'eaux froides, *Love*, nommé ainsi à cause de son habitude de se tenir en bandes sur de toutes petites îles ».

Dans cette œuvre où « l'aventure de la création » cristallise en constellation terraquée, comme dirait le poète Guillevic, la réalisation *in situ* est pérenne, visitable donc et l'artiste, en conséquence, a conçu

une carte [qui] sera dessinée et offerte aux randonneurs, qui avec une boussole et un peu de perspicacité ou un système de positionnement global GPS pourront retrouver les sculptures au sommet des collines sur les lieux indiqués en latitude et longitude sur la carte.

Ce faisant les visiteurs pourront retrouver aussi les sensations de l'artiste qui dans son journal évoque « les vagues olive et ocre des Ladder Hills », « l'air frais d'au-delà les Cairngorms [qui] balaye les sommets », la végétation dense de buissons couverts de fruits, « le velours des lichens accroché au granit », etc., partager *a posteriori* sa fatigue, avoir comme lui « le souffle court à force de lever le genou à hauteur de ceinture à chaque pas » en raison de l'épaisseur de la végétation, et subir continûment « les

rafales intenses et glacées » du vent, partager aussi peut-être son émerveillement d'être gratifié au petit matin d'une aurore boréale :

Les étoiles commençaient à pâlir, une faible lueur émergeait de dessous l'horizon à l'est, le ciel prenait des couleurs d'une vivacité inouïe, rouge orangé à l'est, pourpre au zénith et violet vers le couchant. Puis les couleurs pâlirent lentement, prirent des tons pastels. La lumière du soleil diluait l'épais de la couleur.

Ainsi peut s'apprécier plus justement l'œuvre de Reno Salvail, expérience existentielle. Le spectateur partageant, sinon les mêmes, du moins d'analogues perceptions, sensations, émotions, peut faire lui aussi l'expérience vive du paysage et du voyage et, s'il possède les savoirs voulus, parvenir à une méditation sur l'histoire, les légendes et les croyances qui rapprochent des cultures éloignées, à l'instar de celle qui motiva l'œuvre de l'artiste. Cependant les différences de tempérament et de savoir des visiteurs divers et les variations de saison et de temps lors de leur visite, feront que l'expérience de chacun sera autre que celle de ses prédécesseurs ou successeurs sur le site. A ce stade aussi du processus de création, comme à celui, conclusif, de l'installation-transposition dans un musée ou une galerie, l'œuvre est une œuvre ouverte.

La trace du lièvre réalisée sur la montagne de Blayeul, proche de Digne, en France, reprend le même principe de projection du dessin d'une constellation sur un paysage. Invité comme artiste en résidence par le CAIRN (Centre d'Art Informel de Recherche sur la Nature), Reno Salvail découvrit que le grand homme local, le philosophe et mathématicien du XVIIe siècle Gassendi, auquel une salle est consacrée dans le Musée des Beaux-Arts et de Science de la ville, racontait dans une lettre à Peyresc, humaniste provençal, son observation, du haut de la montagne de Blayeul,

de la constellation du Lièvre, constellation de l'hémisphère sud qui paraît au ras de l'horizon à une certaine période de l'année. D'où l'idée d'inscrire dans le paysage le souvenir de la découverte du savant. Digne est contiguë à la Réserve Géologique de Haute-Provence dans laquelle se trouvent des milliers de fossiles, en particulier des ammonites géantes qui ont la forme de galaxies tournoyantes ou de nébuleuses comme celle d'Orion découverte par Peyresc le 1^{er} décembre 1610, ainsi que de minuscules fossiles noirs en forme d'étoiles qu'un bijoutier local montait en bijoux au XIXe siècle, bijoux qui devinrent une parure traditionnelle des jeunes filles et des femmes de Digne. La terre de la région de Digne avait donc déjà sa charge d'astres avant que Reno Salvail ne vienne y ajouter les dix étoiles de sa représentation de la constellation du Lièvre. Celle-ci occupe une étendue de terrain approximativement carrée, de deux kilomètres de côté, et la position de chaque étoile y est indiquée par une borne en aluminium anodisé rouge de douze centimètres de diamètre sur laquelle est gravé le nom de l'étoile (*Alpha Leporis*, etc.). Le sentier qui permet d'aller d'une étoile aux autres est long de six kilomètres et demi.

Une carte portant le tracé du sentier et le gisement GPS de chacune des étoiles a été dressée, des photographies des emplacements des étoiles prises et des enregistrements vidéo faits lors du parcours du sentier. Tous ces matériaux ont été utilisés pour l'installation réalisée à la fin du séjour en résidence de l'artiste.



Les romantiques, comparant la création artistique à la création du monde par Dieu, ont fait de l'artiste un démiurge. Reno Salvail par ses réalisations renouvelle la comparaison car il agit comme les dieux antiques qui transformaient des héros, tels Castor et Pollux devenus les Gémeaux,

ou des nymphes, comme Callisto changée en Grande Ourse, en constellations qui, chaque soir, quand elles paraissent au ciel, rappellent les mérites passés de ceux qui ont été ainsi métamorphosés ; de même les constellations que Reno Salvail dispose dans le paysage gardent le souvenir de la grandeur du roi celte et du génie du savant dignois.

Cependant l'analogie s'accompagne d'un renversement : les dieux placent leurs constellations au firmament, l'artiste sur le sol ; les figures stellaires des héros mythologiques se découvrent la nuit, celles associées par Reno Salvail à des personnages historiques le jour ; les premières se déplacent lentement au ciel, les secondes attendent immobiles qu'on vienne en faire le tour. Ce renversement est symbolique du passage de l'état de nature (les métamorphoses antiques sont des transformations en objets de nature) à l'état artistique. Reno Salvail, revendiquant ses « racines québécoises », suggère que c'est l'esprit d'aventure des « coureurs des bois » qui le pousse à voyager dans des paysages divers ; aussi sauvages que soient ces paysages ils sont aussi des lieux de mémoire : des légendes y sont attachées, des événements historiques y ont eu lieu ; tout voyage dans la nature est donc aussi, indissociablement, voyage dans la culture. Les deux se confondent dans l'expérience vécue qui constitue l'œuvre de l'artiste. De sorte que cette expérience peut aussi être considérée comme un voyage esthétique. Ce changement de qualification, de qualité, l'auteur de *L'invitation au voyage* l'appelait transmutation. Le propre des œuvres d'un artiste-voyageur comme Reno Salvail est que la transmutation opérée n'est pas seulement celle du matériau dont il s'empare, mais également celle du voyageur lui-même et peut-être aussi de ceux qui essaient de l'accompagner en imagination.

ⁱ Toutes les citations sans autre renvoi de note sont tirées du récit de la réalisation de ses œuvres publié par Reno Salvail sous le titre *Le passage de la Grande Ourse*, Québec, Vu, 2003.